



Gilles Bureau  
3 mai 2012



## Patro de Charlesbourg (1) Les religieux de Saint-Vincent-de-Paul à Charlesbourg

**D**epuis dix ans maintenant, je rédige des articles sur l'histoire des Religieux de Saint-Vincent-de-Paul pour le Bulletin du provincial. J'entreprends ce mois-ci de raconter l'histoire du patro de Charlesbourg que j'ai fréquenté dans ma jeunesse, autant à Sainte-Marie que sur le site actuel. Pour débiter, il m'a semblé nécessaire d'écrire sur la présence des RSV dans cette localité.

Charlesbourg est l'un des plus anciens sites de peuplement de la Nouvelle-France. Dans la seigneurie Notre-Dame des Anges, concédée aux Jésuites en 1626, on a expérimenté un mode de peuplement original et très rare en ce pays : des maisons regroupées autour d'un trait-carré face à des terres en étoile comme en France. Au début du 20<sup>e</sup> siècle, le village est encore principalement agricole et, jusqu'aux années 1930, il demeure un endroit de villégiature recherché par les citadins désireux de fuir la pollution de la ville. Devenu arrondissement de la ville de Québec lors de la fusion de 2002, Charlesbourg correspond, globalement, aux municipalités déjà regroupées en 1976 : Notre-Dame des Laurentides, Orsainville et Charlesbourg-Est. Les religieux de Saint-Vincent-de-Paul ont choisi cette localité pour y fonder une colonie de vacances, des maisons de retraites et des maisons de formation pour le recrutement de futurs sujets.

### La propriété de Saint-Pierre de Charlesbourg

Le 7 mai 1900, monsieur Alphonse Michaud donne au père Alexandre Nunesvais, supérieur du patronage de la côte d'Abraham, un terrain qu'il n'utilise pas à Saint-Pierre de Charlesbourg, au bord de la rivière Jaune. La communauté profite ainsi d'un lieu de repos à la campagne. Avant d'y accueillir les juvénistes (nommés alors petits novices), le supérieur Gustave Debeauquesne organise, durant quatre étés, une des premières colonies de vacances au Québec qui accueille d'abord 25 jeunes, puis 50. Ce qui l'oblige à doubler la villa. L'augmentation des coûts de la nourriture, après la guerre de 1914, met un terme à cette expérience qui privait le patronage de Québec de revenus pour ses autres besoins. Après l'installation de la statue de Notre-Dame des Bois, on prend l'habitude de désigner l'endroit du nom qu'il porte encore même si la propriété a été vendue en 2005.

Le don fait devant notaire d'une terre de deux arpents par un et demi avec un côté sur la rivière ne suffisant pas, le supérieur achète au coût de 300 \$ de M. Luc Pelletier une terre à bois où on avait découvert une source d'une eau limpide et abondante. Il ajoute en 1906 un grand terrain de M. Chevanel qu'il paye 200 \$ (P. Noël Béland, *Bulletin*, janvier-février 1995). Lors de la vente de



La Villa Notre-Dame des Bois après 1958

Notre-Dame des Bois en 2005, le domaine avait une superficie d'environ 300 000 mètres carrés à demi boisée. (F. Benoît Boucher, *100 ans... que de souvenirs*, 2000, p. 2). (Note: si on veut comparer la valeur de l'argent vers 1900 au nôtre, on multiplie par quarante.)

La première Villa Notre-Dame des Bois, construite en 1901 et agrandie à sept reprises, a été détruite lors d'un incendie criminel le 20 novembre 1976 (*idem*, p. 16). L'Ermitage Saint-Joseph a été ajouté en 1936, pour les étudiants en théologie (scolastiques) et les religieux en repos. En 1962, sur la rive droite de la rivière Jaune, deux bâtiments nommés les Buissonnets sont construits pour les juvénistes futurs frères. Une œuvre du père Henri Paquet. Lors de la préparation du terrain, un bulldozer obtenu grâce au père Clet Leclerc s'est embourbé. Durant plusieurs années, une de ces maisons a accueilli des jeunes autistes, générosité de la Fondation Tanguay. Au fil des ans, d'autres résidences se sont ajoutées: le Laval, le Chevalier et une nouvelle villa Notre-Dame des Bois près du tennis.

### Une expérience originale

En 1929, le père Georges Adam, alors directeur du juvénat, construit un barrage sur la rivière afin de produire de l'électricité qu'on pourrait, pense-t-il, vendre au voisinage. Craignant la concurrence, la compagnie *Quebec Power* propose d'offrir l'électricité gratuitement aux religieux s'ils renoncent à leur projet de vente. Par la suite jusqu'en 1966, l'eau d'un grand tuyau alimente deux turbines pour le moulin à scie du frère Frédéric Bédard. Ce moulin est démoli en 1985 pour des raisons de sécurité. Il ne reste de tout cela que des bouts de tuyau. (*Idem* p. 9)

### Un environnement religieux

Comme sur tous les domaines des religieux, des statues ont été placées sur le terrain au fil des ans. À la demande du père Paul Degesne, Louis Jobin sculpte une madone de Notre-Dame des Bois. Il lui fallait un kiosque. Les sœurs du Bon-Pasteur, situées au bas de la côte Bédard, en possédaient un donné jadis par leur bienfaiteur George-Manly Muir. Il est transporté à Notre-Dame des Bois par les petits novices, le 21 juillet 1919, lors d'un orage fameux, comme l'a raconté le père Degesne avec son goût pour l'épopée. (*Fleurs de la charité*, août 1920, p. 360-361) La statue de Jobin est au musée du Collège de Lévis depuis 2005.



**Jeunes adultes du patro Laval en retraite,  
fin juin 1921**

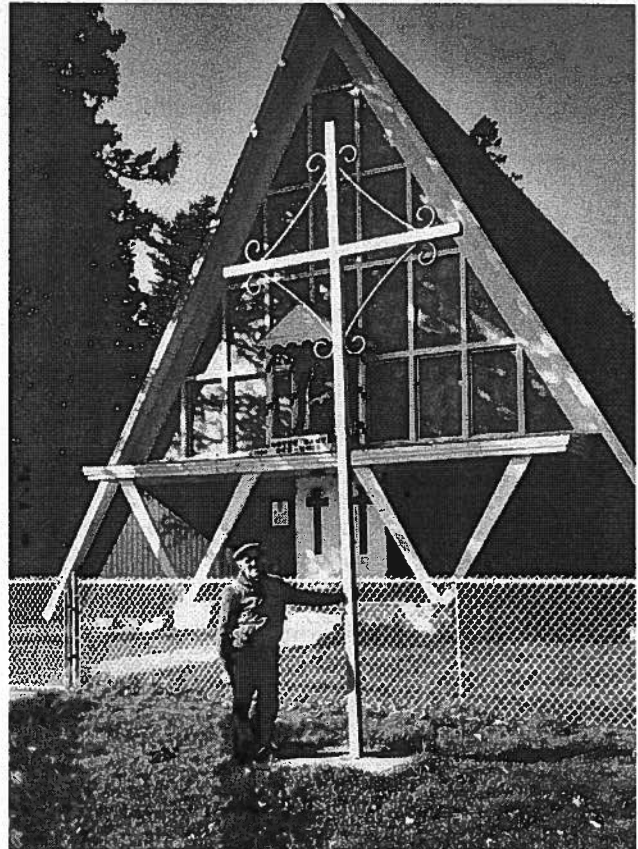
Première rangée: P. François-Xavier Rochette, supérieur du patro Laval; P. Victor Lelièvre, O.M.I., célèbre prédicateur venu clôturer la retraite; P. Jules-Joly Plamondon prédicateur de la retraite; Louis Émond, ancien du patro Saint-Vincent-de-Paul, précieux collaborateur du père Lelièvre; F. Joseph Migneault.

On a aussi profité de cette occasion pour inaugurer une statue du Sacré-Cœur de Louis Jobin.

Le D<sup>r</sup> Beaudet, voisin de la colonie, avait fait don aux religieux, en 1938, d'une célèbre statue de l'ancienne église Saint-Roch, sculptée par Jean-Baptiste Côté et renommée Notre-Dame de la Vallée. Elle était placée devant l'Ermitage. En très mauvais état, elle est maintenant au musée de Toronto qui l'a restaurée. On n'oublie pas une statue de Notre-Dame de la Salette au bord de la rivière et une statue de Saint-Jean-Berchmans dans un boisé près de la villa.

La dernière des grandes constructions date de 1963, au temps du père Maurice Couture. Les Chevaliers de Colomb du 4<sup>e</sup> degré de Québec, bienfaiteurs de la colonie, sous l'initiative de Paul Garneau un généreux voisin, paient pour la construction d'une chapelle extérieure de 200 places, selon des plans de l'architecte Fernand Caron. Soulignons que le père Calmein avait déjà souhaité une chapelle extérieure dans un éditorial des *Fleurs de la Charité* de juillet 1928, p. 321.

Le frère Boucher anime plus de trente ans le domaine de Notre-Dame des Bois après le départ des juvénistes et des scolastiques. Il écrit dans le livre du centenaire qu'il accueillait annuellement près de 30 000 personnes: religieux de la communauté, groupes scouts, familles, clubs sociaux, membres des patros, écoliers, groupes de l'Âge d'or et, surtout durant les huit semaines de l'été, des jeunes des patros Laurentien, Laval et Charlesbourg ainsi que des jeunes autistes. De plus, chaque jour de l'année la colonie recevait les bénéficiaires des services Barbara-Rourke. (*Idem p. 25*)



**Frère Benoît Boucher devant la chapelle  
et la croix du centenaire. La statue  
de Notre-Dame des Bois a été placée  
au dessus de la porte de la chapelle en 1990.  
De couleur blanche depuis toujours,  
la statue a été repeinte en couleurs  
par M<sup>me</sup> Renée Lacerte en 2003-2004.**



**Le premier noviciat**

En 2005, la congrégation, n'ayant plus le personnel pour assurer la survie d'une œuvre aussi complexe, vend la propriété à la fondation des Sourds de Québec et aux propriétaires du Saisonnier dans le but d'y offrir diverses activités. Citons le père Béland qui a tant aimé ce lieu : *Les auteurs qui situaient les vacances de bonheur dans un coin de verdure où chante une rivière, décrivaient Notre-Dame des Bois qui, depuis le 6 juillet 1901, charme tous ceux qui y séjournent par la beauté de sa verdure et la mélodie de sa rivière.* (*Bulletin*, janvier-février 1995, p. 198) Il convient de rendre un hommage particulier aux frères si accueillants et généreux présents de si nombreuses années à la rivière Jaune : Frédéric Bédard, Odoric Bilodeau, Roger Gobeil et Benoît Boucher.

### La côte Sainte-Marie

Le père Gustave Debeauquesne, troisième supérieur du patronage Saint-Vincent, achète en 1911 une maison et une ferme dans la région de Charlesbourg nommée côte Sainte-Marie. La congrégation désire un lieu de repos pour les novices de la rue Saint-Olivier, mais de nouvelles règles du droit canon interdisent aux novices de coucher à l'extérieur du noviciat. Ce qui ne les empêchait pas de travailler à la ferme procurant ainsi de la nourriture au patronage de la côte d'Abraham.

En 1922, la maison de ferme agrandie, les novices commencent à loger dans la Maison Sainte-Marie. Dès 1926, la communauté décide de transférer les dépouilles des sept premiers religieux décédés, du cimetière Belmont de la ville de Québec à l'ouest de leur terrain. Les novices assurent l'entretien du cimetière et prient quotidiennement pour les religieux défunts. À chaque décès, ils doivent creuser une nouvelle fosse. Ils ont été une main d'œuvre peu coûteuse au moment de la construction de la Villa Saint-Vincent et du *noviciat de briques* comme on le nommait au début. Les novices qui se préparent à la vie religieuse consacrent une partie de leur journée à des travaux manuels. Ils ont participé à la reconstruction de la grange en 1929 et à l'aménagement d'une piscine en 1940.

Les novices entrent dans la partie est de la maison de retraite en 1935; ils y sont demeurés jusqu'en 1968. Pour son *Histoire du noviciat de 1897-1972*, le père Aurèle Thibault a compté 632 postulants qui sont entrés au noviciat; de ce nombre, 384 ont fait des vœux dans la congrégation (p. 40) qui compte encore 59 Canadiens (35 prêtres et 24 frères) en mai 2012. La section de l'édifice occupée par le noviciat a été transformée en classes pour la commission scolaire de Charlesbourg de 1969 à 1975.

### Retraites fermées

Au début du 20<sup>e</sup> siècle, des communautés religieuses se préoccupent de l'organisation de retraites fermées : les Jésuites à la Villa Manrèse et les Oblats à la Maison Jésus Ouvrier. Les pères de Saint-Vincent-de-Paul, qui avaient déjà prêché une quinzaine de retraites à Notre-Dame des Bois de 1910 à 1932, souhaitaient une action plus continue. Ils utilisent une propriété des Sœurs de la Charité de Québec au Château-Bigot située près de la rivière des Commissaires proche de l'actuelle polyvalente *Les Sentiers* de Charlesbourg. Ils prêchent 240 retraites à la Villa d'Youville, chaque été de 1926 à 1932. Les religieux et des prêtres diocésains y ont accueilli environ 3768 personnes. Cette œuvre est l'initiative du père Rodolphe Kœnig,



La Villa d'Youville

religieux de la province de France et remarquable prédicateur. Chez les Canadiens, le père François-Xavier Rochette et surtout le père Henri Lockquell, (qui a compilé les statistiques) ont pris la relève.

Au mois de mars 1932, le père Calmein, supérieur de Québec, donne le feu vert à la construction d'une maison qui pourrait servir toute l'année pour des retraites fermées. M<sup>lle</sup> Anna Berthiaume, grande bienfaitrice de la communauté, fait un don de 20 000 \$ (équivalent de 400 000 \$ aujourd'hui) qui permet la réalisation du projet dont le père Joseph Fortin est le premier responsable. Avant de s'appeler Villa Saint-Vincent, la maison de retraite portait le nom de Jésus Adolescent. Les frères Frédéric Bédard et Adrien Brière ont beaucoup travaillé à sa construction. Pour sa part, le F. Brière y a consacré de nombreuses années. (Père Aurèle Thibault, *Histoire de la congrégation au Canada 1884-1968*, 1972, p. 55)

L'architecture de la chapelle de la Villa Saint-Vincent, lieu de prières et des sermons qui pouvaient durer de vingt à quarante-cinq minutes, a été particulièrement soignée. Plusieurs pères de Saint-Vincent-de-Paul y ont prêché. Ils utilisaient un langage à la portée de groupes variés, habitués qu'ils étaient de s'adresser à des auditoires allant de l'enfance à l'âge adulte. Cette chapelle est devenue salle communautaire pour les locataires actuels.

La revue *Patro* de septembre 1954, (p. 21-23) donne une idée de l'ampleur de la tâche. À l'automne, le provincial nomme à la Villa Saint-Vincent le père Maurice Couture alors jeune prêtre pour donner un second souffle à la maison de retraite. Après de nombreuses démarches de recrutement, la Villa peut accueillir 75 groupes au cours de l'année. Des frères s'occupent de l'accueil, du bon ordre, de l'animation et de l'entretien. Les pères prêchent et les sœurs Servantes du Saint-Cœur de Marie sont responsables de la cuisine et de la lingerie. Les novices, voisins, font parfois les lits et le ménage entre les retraites. Cette année-là, il y eut 2525 retraitants.



La chapelle de la Villa Saint-Vincent

La Villa poursuit son œuvre de retraites fermées de 1933 à 1965. La grande réforme scolaire et les polyvalentes rendent complexe l'organisation de l'horaire des élèves qui ne peuvent s'absenter trois ou quatre jours pour une retraite. On estime à 45 000 le nombre de personnes qui ont fréquenté cette maison.

### Le juniorat

En 1935, l'ouverture du nouveau noviciat permet de loger les plus jeunes étudiants du juvénat Saint-Jean-Berchmans de la côte d'Abraham dans l'ancien noviciat. Le père Paul-Émile Blais devient

le premier directeur du juniorat Sainte-Marie qui donnait les deux premières années du cours classique. Cette maison de formation a existé jusqu'en 1969. Le père Jacques Dostie obtient la permission de construire un gymnase en 1963; l'année suivante il peut démolir l'ancien édifice pour élever celui qu'on voit maintenant. Les nouveaux locaux permettent d'accueillir des élèves du Séminaire Saint-Vincent jusqu'en 1967. À partir de 1965, les élèves de belles-lettres et de philosophie poursuivent leurs études au séminaire intercommunautaire à Saint-Augustin fondé par le père Maurice Couture.

De 1969 à 1979, l'édifice du Séminaire Saint-Vincent loge une école pour handicapés visuels. Ces jeunes dînent à la Villa Saint-Vincent où les religieux âgés qui y demeurent les aident au moment des repas et font la vaisselle. En 1981, la ville de Charlesbourg utilise les locaux pour la bibliothèque municipale et le service des Loisirs.

De 1969 à 1979, la communauté loge dans la section de la Villa Saint-Vincent les religieux plus âgés et la Centrale des Patros. En 1979, des religieux sont déplacés à la Maison Laure – Gaudreault, située près de la Maison provinciale, et d'autres au patro Saint-Vincent. En 1986, la congrégation abandonne le site de la côte Sainte-Marie, déplace ses religieux âgés dans d'autres maisons et fait transporter les dépouilles des religieux décédés au cimetière Belmont. La vente finale est conclue en 1992.

Dans *Le Soleil* du 15 mai 1985, l'entrepreneur Sylvain Lamothe annonce la transformation des anciens locaux de la Villa et du noviciat en 70 logements. Par la suite, l'édifice du Séminaire Saint-Vincent est aménagé en logements; on y ajoute un étage en 2004. Cet ensemble architectural est l'un des rares qui subsistent des anciennes constructions des RSV à Québec. Sauf les édifices de Notre-Dame des Bois et la Maison provinciale, tous les autres ont été démolis ou complètement reconstruits.



Les édifices de la côte Sainte-Marie



Père Charles Mangongo, s.v.

## Contes africains de la République Démocratique du Congo

**D**ans toute société tant moderne que traditionnelle, il y a toujours des bases qui sous-tendent les cultures, ce qu'on appelle aujourd'hui des valeurs qu'il faut à tout prix protéger et pérenniser. Pour l'Afrique, et dans d'autres continents bien sûr, les contes sont des sources non négligeables de sa richesse culturelle. Dans les sociétés traditionnelles africaines ou encore dans les villages, ce sont les personnes âgées qui, grâce à leur expérience, rassemblent les jeunes autour d'un foyer de feu ou sous un arbre que nous appelons souvent en Afrique, « l'arbre à palabre », pour leur conter des histoires ou leur apprendre certains contes qui, en fait, cachent une sagesse extraordinaire d'une valeur incommensurable. Évidemment cette sagesse se transmet de bouche à l'oreille.

C'est pourquoi en Afrique, il y a cet adage qui dit ceci : quand un vieillard meurt, – je cite de mémoire –, *c'est toute une bibliothèque qui vient de passer au feu ou de brûler*. Le vieillard est donc le dépositaire d'une sagesse qu'il fait passer à travers les contes et les proverbes aux jeunes générations qui à leur tour auront cette noble mission de transmettre aux autres générations ou à la postérité. C'est ce qu'on peut voir aussi dans la Bible quand Moïse s'adresse au peuple d'Israël à propos de la



mission que les pères ont d'apprendre à leurs enfants et aux enfants de leurs enfants, à obéir au Seigneur et à sa parole, qui est de loin supérieure à la tradition des hommes. Il les instruit en ces termes : « Ces paroles que je vous dis, mettez-les dans votre cœur et dans votre âme, (...) Enseignez-les à vos fils, et répétez-les-leur, (...) » (Dt 11, 18-19). Je m'attarderai plus aux contes, car c'est le sujet de cet article.

Ainsi, beaucoup de publications, que ce soit en français ou en lingala, témoignent de cette grande richesse culturelle que sont les contes africains. Le Centre de Recherches Pédagogiques des Pères Jésuites en a publié un grand nombre dans son édition de 1996. Ce petit bouquin d'une soixantaine de pages porte le titre de : *Contes africains*. On y trouve des contes comme : *Le léopard, chef de la forêt*; *Ndata Sangu et la jeune fille*; *Plus malin que Kindolo*; *Moussikassika, le petit poisson*; *Mikombe et le démon*; *La chauve-souris*; *Ranyambye de la mer et Ranyambye de la brousse*, etc... À travers les contes, le chef du village ou le vieillard donne une leçon de vie, une leçon morale, une vision de l'homme et de l'humanité. Et c'est cette vision qu'il veut transmettre à la postérité. Dès mon jeune âge, j'ai appris, moi aussi ces contes, ces histoires, historiettes, ou anecdotes et cela se faisait le soir, après qu'on ait soupé. Je vous présenterai un de ces contes que j'ai appris, il ne vient pas de moi, je ne l'ai donc pas inventé. Ce conte fait partie de la rubrique des contes africains qu'on a essayé de répertorier dans beaucoup d'ouvrages ou des programmes de français du 6<sup>e</sup> primaire en République Démocratique du Congo. Dans ces contes, nos ancêtres faisaient parler aussi les animaux comme on peut le voir aussi dans les fables de La Fontaine.